

Invasion, yeux de verre et supervision parentale

War of the Worlds de Steven Spielberg

Jean-Philippe Gravel

Volume 23, numéro 3, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33213ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2005). Compte rendu de [Invasion, yeux de verre et supervision parentale / *War of the Worlds* de Steven Spielberg]. *Ciné-Bulles*, 23(3), 26–27.

Invasion, yeux de verre et supervision parentale

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Il faut du temps, pour que le **War of the Worlds** de Steven Spielberg trouve son identité. Une heure, presque; avant quoi, la *thrill ride* a déjà beaucoup secoué, fait beaucoup de bruit, mais ne semblait pas se distinguer de ce qu'il aurait fait en assurant la réalisation de **Jurassic Park III** en remplaçant les dinosaures par des soucoupes volantes.

En fait, le film avait presque commencé par un gag, une *tag line* qu'on aurait trouvée sur l'affiche du film s'il avait été une comédie. Une boutade : celle que lance à Ray Ferrier (Tom Cruise, en père typiquement spielbergien : bricoleur, bordélique et... divorcé) son ex-femme, lui confiant les deux enfants qu'ils ont en garde partagée : « Tu ferais mieux de prendre soin d'eux ! » « Facile à dire ! » répondrait Ray. Et qui le lui reprocherait, alors que quelques heures plus tard à peine, un orage électrique fait sortir de terre, un peu partout, d'énormes engins de nature extraterrestre qui entreprennent aussitôt de détruire, à l'aide de rayons mortels, toute forme de vie humaine!

Bref, la paternité de Ray est sur le point de subir l'épreuve ultime. Comment s'en tire-t-il? Difficile à dire... Les conditions sont si extrêmes... On croirait le 11 septembre qui recommence à plein d'endroits. Les bagnoles revolent, la façade de l'église baptiste s'écroule, les humains paniqués s'envolent en nuages de fumée sous l'effet du rayon. À travers tout ça, Ray ne sait peut-être pas encore préparer des sandwiches



Dakota Fanning et Tom Cruise dans **War of the Worlds**

au beurre d'arachide, mais il parvient à protéger les siens, à rattraper l'adolescent Robbie (Justin Chatwin) et la jeune Rachel (Dakota Fanning), quand le carnage les entraîne trop loin.

Mais Robbie, vraiment, donne du fil à retordre. Il suffit que passe un convoi de militaires en feu pour qu'il coure à leur suite. « Qu'est-ce que tu fais ? » lui crie Ray quand il le rattrape. « Père, il faut que je voie ça ! », répond le fils. Comme il s'entête et que la situation s'aggrave, Ray décide, en un grand moment de dilemme, de laisser son fils répondre à l'appel des « visions » auxquelles donne accès une place aux premières loges des cataclysmes, soit aux côtés de l'armée. On croirait entendre une famille moderne à l'entrée d'un cinéma. L'adolescent qui veut voir tout seul **Day of**

the Dead, et le père qui, à bout de patience, le laisse gérer sa pulsion scopique comme il l'entend. Fiston est assez vieux; lui, le père, a l'innocence du regard de sa fillette de 10 ans à préserver.

Partant de là, **War of the Worlds** s'offre cette variante inusitée sur les adaptations précédentes du roman d'H. G. Wells en ceci qu'il délaisse ce qui concernait l'action « militaire » de riposte à l'envahisseur, pour nous laisser avec ce père et sa fille, tentant de trouver leur chemin dans un film qui, bien qu'il brandisse le spectre de l'anéantissement de l'espèce humaine, doit malgré tout se voir attribuer la cote PG-13¹ de la Motion Picture Association of America.

Cela ne les mène pas bien loin, remarquez. Plus précisément, dans le sous-sol d'un illuminé (Tim Robbins, transplantant sa performance de **Mystic River** dans un film de Martiens) qui observe le tout à partir de lucarnes minuscules, trop élevées pour être accessibles au regard d'une enfant (dont, à d'autres moments, on bande les yeux pour éviter quelques visions d'apocalypse).

Or, que se passe-t-il? Ne pouvant plus être observateurs autrement que par le trou d'une aiguille, nos compères deviennent observés. Le commentaire *off* qui inaugurerait le film nous avait averti : « ils » étaient

1. Parents strongly cautioned, some material may be inappropriate for children under 13.

là bien avant nous, et « ils » n'avaient jamais cessé d'observer le moindre de nos gestes. Tom Cruise, qui fit la promotion de l'église de scientologie tout au long du tournage, devait être content : d'après son fondateur, L. Ron Hubbard, l'humanité est aussi sous la surveillance d'une race extraterrestre (les « psyklos », l'espèce qu'incarrait John Travolta dans l'infect **Battlefield Earth**), implantant de fausses idées dans la tête des humains... lesquels se trouvent ensuite condamnés à suivre l'enseignement à prix fort peu modique de l'Église de scientologie pour s'en débarrasser.

De fait, un œil de verre énorme, au bout d'un serpent métallique et érectile, pénètre le sous-sol pour détecter quelque présence humaine aux alentours. Après tout le vacarme qui a précédé, la panique est désormais silencieuse : le moindre bruit, le moindre geste, pourrait trahir ce trio d'humains dont le sort, sur le coup, rappelle aussi celui des Juifs qui, traqués par les SS, s'agglutinaient dans leurs caves à charbon.

Ennemi panoptique plus délire scientologique plus allégorie de l'invasion hitlérienne : dans **War of the Worlds**, la figure de l'« envahisseur » se prête merveilleusement bien au jeu de la condensation. Chez H. G. Wells, en 1898, il représentait l'horreur coloniale et la menace qu'une Allemagne surmilitarisée représentait pour l'Europe. La dramatique radiophonique d'Orson Welles, qui causa un mouvement de panique chez ses auditeurs en imitant la facture d'un « bulletin spécial », préfigurait Pearl Harbor et la Seconde Guerre mondiale, tandis que la première adaptation cinématographique du roman par Byron Haskin (1953) paraissait en pleine guerre froide.

Maintenant, bien sûr, il y a le terrorisme, mais pas seulement. « Qu'est-ce que c'est? Des terroristes? Est-ce que ça vient d'Europe? » demande Robbie, abasourdi, à son père. Aucune de ces réponses, bien qu'on en soit proche : la facture rétrofuturiste du *1984* d'Orwell est là aussi, et le « design »



War of the Worlds

des engins de destruction vient directement des gravures d'une édition ancienne du roman original. De toute manière — pour paraphraser un calembour entendu dans *E. T.* —, à Hollywood, tous les Martiens viennent d'Uranus (*your anus*); car qu'importe ce que condense la figure de l'envahisseur, cela finira toujours par la vision d'un orifice menaçant — celui de la créature ou celui de l'astronef — aspirant les humains vers leur perdition.

Il fallait vouloir, quand même, ressusciter le roman de Wells, malgré sa conclusion assez connue : au lever du jour, après une nuit de destruction, les extraterrestres, intolérants à une forme de bactérie présente dans l'atmosphère, sont anéantis d'eux-mêmes, sauvant *in extremis* l'humanité en péril.

Dans le **War of the Worlds** de Spielberg, cette fin passe pour un anticlimax, surtout quand on prend le parti des envahisseurs... Cette finale a pourtant son importance symptomatique; après avoir « condensé » autant de démons, et mis sur un même pied

d'égalité le folklore de l'Église de scientologie et la représentation allégorique de l'invasion hitlérienne, le dernier film de Spielberg ne se fait-il pas le chantre de ce qu'on appelle... la guerre bactériologique? Dans ces guerres que se mènent les humains entre eux, sans besoin d'envahisseur étranger, qui sait si cela ne sera pas bientôt présenté comme le *nec plus ultra*?

Cela à condition que les fournisseurs de nouvelles ne se bandent pas les yeux — et les nôtres — pour préserver, là aussi, l'« innocence de notre regard ». ■

War of the Worlds

35 mm / coul. / 117 min / 2005 / fict. / États-Unis

Réal. : Steven Spielberg
 Scén. : Josh Friedman, d'après le roman de H. G. Wells
 Image : Janusz Kaminski
 Mus. : John Williams
 Mont. : Michael Kahn
 Prod. : Kathleen Kennedy et Colin Wilson
 Dist. : Paramount
 Int. : Tom Cruise, Dakota Fanning, Justin Chatwin, Tim Robbins